

PHYSIOLOGIE

DE L'HOMME

A

BONNES FORTUNES

PAR ÉDOUARD LEMOINE.

Dessins** par **Alophe** et **Janet-Lange.



PARIS.

AUBERT, … VIGNE,

Place de … on Saint-André.

The [illegible] [illegible] to James [illegible]

PHYSIOLOGIE

DE L'HOMME A BONNES FORTUNES.

IMPRIMÉ PAR BÉTHUNE ET PLON, A PARIS.

Physiologie

DE

L'HOMME A BONNES FORTUNES,

PAR

Édouard Lemoine.

VIGNETTES

de MM. Alophe et Janet-Lange.



PARIS,

AUBERT ET Cie, Place de la Bourse, 29.



LAVIGNE, Rue du Paon-St-André, 1.

CHAPITRE PREMIER.

Oh ! avoir dix-huit ans !



J'ai rencontré bien des choses drôles dans le courant de ma vie.

Je sais un homme de lettres qui, sous prétexte qu'il a obtenu d'agréables succès comme faiseur d'élégies, de vaudevilles et de romans intimes, a fini par rêver qu'il est un homme politique, et passe sa vie à se demander pourquoi la France, — l'ingrate France ! — ne l'élève pas, tout d'une voix, à un ministère quelconque.

Je sais un gaillard qui s'est fait une réputation d'esprit avec un bon mot, un seul ! — bon mot qui n'est pas de lui. — Ce mot, il le place partout, dans un livre, dans une conversation, dans un article de journal, dans un prospectus, à table, au spectacle, au bal, partout enfin, et encore dans bien d'autres endroits. Comme ce mot est joli, quiconque l'entend le trouve charmant et proclame ce monsieur un des hommes les plus spirituels, les plus fins, les plus ingénieux du monde connu.

Je sais une danseuse célèbre qui chante comme un rossignol et n'a jamais pu réussir à battre convenablement un entre-chat;

Un vaudevilliste qui ne dit pas trop de mal de ses confrères et sait parler de toute autre chose que de ses succès ;

Un acteur modeste — et il a du talent !

Je sais... que ne sais-je pas en fait de bizarreries ? Eh bien! parmi toutes les choses — ou les personnes — bouffonnes, fantastiques, exorbitantes que j'ai vues ou connues, je n'ai jamais rien vu, rien connu qui pût se flatter d'être aussi mirobolant, écrasant, ébouriffant, horripilant, anéantissant et foudroyant que le jeune homme âgé de dix-huit ans.

Et remarquez bien que je ne veux considérer ici le jeune homme de dix-huit ans que sous un seul et unique aspect.

Je ne m'occupe pas du jeune homme de dix-huit ans qui se croit poète et fait des vers incendiaires qui presque tous commencent ainsi :

J'ai dix-huit ans, je brûle, etc.;

Ou bien encore :

Oh ! de mes dix-huit ans que le fardeau me pèse !



Ce jeune homme — Lamartine manqué qui

à trente ans devient huissier, fabricant d'allumettes phosphoriques, ou commissaire de police,—ne rentre pas dans mon sujet. Je le laisse de côté.

Je ne parle pas non plus du jeune homme qui, le jour de sa sortie du collége, s'écrie avec enthousiasme : « Si à vingt-cinq ans je ne suis pas millionnaire, je me brûle la cervelle ! » et qui cependant à vingt-cinq ans est marié, ou à Clichy, et ne se brûle rien du tout ;

— Ni de celui qui s'engage afin de devenir un Napoléon, et se fait,—après huit ans de service,—fournisseur des vivres, autrement dit *riz-pain-sel*, attendu qu'il a bientôt reconnu qu'il est encore plus facile d'être un Turcaret qu'un héros ;

— Ni de celui qui a rêvé un mariage d'amour et s'enflamme pour une étude de notaire ;

— Ni de tant d'autres qui, etc., etc., etc.

Je n'examine le jeune homme de dix-huit ans qu'au point de vue de ses prétentions à être beau— parmi les beaux,—séduisant parmi les séduisants ;

A être un — conquérant des cœurs féminins !

Or, à ce point de vue, le jeune homme de

dix-huit ans est quelque chose de pyramidal ! un être à part ! une créature mirifique !



Il n'a pas de moustaches, et cependant il en porte. Quelles moustaches! cinq petits poils d'un brun douteux — quand ils ne sont pas d'un jaune safran, — ou d'un rouge carotte, — errant les uns à la suite des autres, tristes et isolés, comme des âmes en peine sur les bords de l'Achéron.

Il manque de favoris ; mais grâce aux soins qu'il prend de se couper ceux de ses cheveux qui descendent à la hauteur de ses oreilles, il parvient à se donner un petit air barbu qui flatte éminemment son amour-propre.

Il sent l'eau de Cologne et la tubéreuse à quarante pas, — ni plus ni moins qu'un artiste en cheveux.

Il a la taille comme un fil, d'honnêtes épaules en ouate confectionnées par son tailleur, une chevelure d'un mètre, une redingote si courte qu'elle ressemble, ou peu s'en faut, à une veste ronde, des souliers-guêtres, un pantalon des plus collants et des mollets invisibles à l'œil nu.

Ainsi constitué, il lui arrive parfois de se demander si l'Apollon du Belvédère n'est pas bien effronté de se considérer — et d'être considéré — comme le type du beau. Il regarde toutes les femmes sous le nez, il les pince n'importe où, et si quelques-unes d'entre elles ont l'imprudence — quand elles sont ainsi regardées ou pincées — de ne pas se sauver en toute hâte, en tenant les yeux constamment baissés vers la terre, il se dit très-bas, d'une façon à être entendu de tous les passants : « Voilà de malheu-
» reuses femmes qui me *font l'œil* d'une ma-
» nière hardiment significative ! les maris de ces
» femmes-là sont des individus pour le déses-
» poir desquels Dieu m'a créé ! Oh, les maris !
» les maris ! comme je vais les traiter !... »

Ayant lancé ce monologue, le jeune homme

de dix-huit ans se jette à la poursuite d'une créature quelconque de l'autre sexe; il la suit par delà les ponts ; il monte avec elle dans l'omnibus *extrà muros;* il la suit même au fond de l'île Saint-Louis,—cette île que si peu de navigateurs ont visitée !— il la suit et partout et toujours, avec une ardeur de plus en plus incandescente, et, après deux heures de persécution, il obtient la faveur ou d'un effroyable coup d'ombrelle ou d'une porte-cochère qui, se refermant sur sa face, lui fait au front une de ces bosses, que Gall eût sans doute appelée — la bosse de la séductivité.



Mais, qu'est-ce qu'une bosse !... le jeune homme l'a bientôt oubliée ; car il a une nouvelle adresse, un nouveau numéro à inscrire sur son registre de bonnes fortunes : — registre qui est un petit carnet !

Que pourrait-il désirer encore, ce Dévorant de cœurs féminins ! ce bourreau de la plus belle moitié du genre humain ! cet enragé DON JUAN ! (tous les hommes de dix-huit ans sont des Don Juan, à moins cependant qu'ils ne soient des Lovelace ou des Faublas, — ce qui est absolument la même chose).

Il y a des individus qui ont dix-huit ans toute leur vie.

Et lors même qu'ils ont passé la soixantaine, —cet âge délicieux dont le vaudeville a dit :

A soixante ans il ne faut pas remettre, etc. ;

— lors même qu'ils sont chauves comme des genoux, ce sont des Hommes à Bonnes Fortunes — ou, si mieux vous aimez, des DON JUAN,

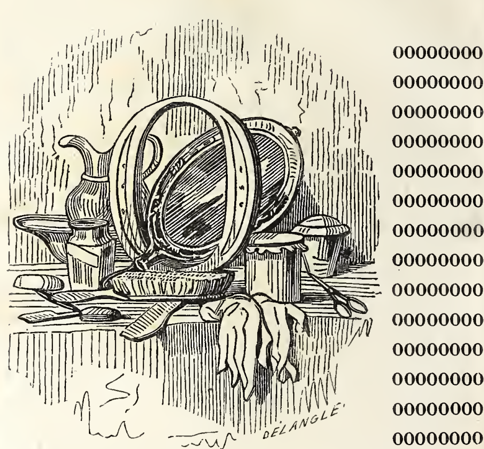
D'irrésistibles Don Juan !
D'adorables Don Juan ! !
De satanés Don Juan ! ! !
Créatures bien folâtres ! ! ! ! !

Le plus beau type de Don Juan qu'il y ait au théâtre, c'est Arnal dans le *Plastron*.



CHAPITRE II.

Énumération des facultés intellectuelles qui ornent le Don Juan.



00000000
00000000
00000000
00000000
00000000
00000000
00000000
00000000
00000000
00000000
00000000
00000000
00000000
00000000
00000000000000000000000000000000000000 0 00
00000000000000000000000000000000000 0 00000
0000000000000000S000000000000000000 0 00000

CHAPITRE III.

Qu'il faut de qualités physiques pour faire un parfait séducteur !



Un tailleur,

— De la pommade pour les lèvres,

— Un bottier,

— De la pommade pour les cheveux,

— Un coiffeur,

— De la pommade pour la peau,

— Un chapelier,

— De la pommade pour les yeux,

— Quelques paires de gants,

— De la pommade pour n'importe où,

— Et un père — d'autant plus utile et plus agréable qu'il est décoré d'une fortune plus

honnête et d'une plus grande facilité à délier les cordons de la bourse. —

Certains Don Juan n'ont pas de père, ils le remplacent par des dettes.



CHAPITRE IV.

Don Juan assassin!



Croiriez-vous qu'il est certains jours de la vie où le Don Juan se fait un malin plaisir d'assassiner une foule de personnes toutes plus inoffensives les unes que les autres!

Ceci vous étonne, cependant rien de plus vrai.

Parfois il arrive que le ciel étant pur, la na-

ture en fleurs, le Don Juan s'éveille avec des pensées toutes suaves, toutes parfumées. Il a dormi comme un enfant à la mamelle. Pendant son sommeil il a vu deux marquises lui décocher des millions de coups d'œil furtifs ; trois princesses polonaises l'ont enlevé dans plusieurs voitures étincelantes de velours, d'or et de soie, et des populations de bayadères lui ont adressé de phosphorescentes déclarations d'amour en prose, en vers et en pantomime. Comme il a le cœur à la joie, il se dit en se souriant à lui-même : « Il fait aujourd'hui un temps magni-
» fique, je me sens frais et gaillard, je veux me
» divertir… si j'assassinais !… Ma foi, oui, as-
» sassinons ! c'est un passe-temps des plus doux.
» Allons, vite, mes armes !… »

Les armes du Don Juan ne sont rien moins que terribles. Son arsenal consiste en savon parfumé, en huiles odorantes, en poudres et eaux dentifrices, en brosses de toute couleur et de toute dimension. Dans cet arsenal le fer figure, mais sous une forme toute innocente : il est ou fer à papillotes, ou paire de ciseaux, ou lime à ongles, ou épilatoire. — Toutes ces armes, le Don Juan les manie avec une rare supériorité.

Voici encore d'autres instruments de mort :

ce sont les pinceaux à sourcils, la cire à moustache, le pot de carmin, la bouteille de blanc et le corset.

En moins de trois heures Don Juan s'est préparé pour l'assassinat.

Il s'est pomponné, frisé, busqué, pincé; il a plié, déplié, replié une demi-douzaine de cravates; il a dessiné, avec une pureté exquise, la raie qui sépare les touffes de son ondoyante chevelure; il s'est implanté de vive force dans ses bottes; il s'est inondé d'onguents certifiés d'Arabie; il a calfeutré ses mains dans leur étroite prison de peau; il a coquettement incliné son feutre sur l'oreille droite; il s'est mis le nez au vent et de la flamme dans le regard, — une flamme qui tue;

Puis, il s'est élancé!

Voyez-le sur le boulevard! avec quelle grâce il se dandine, comme ses coudes sont en dehors, comme sa poitrine est bombée, comme ses épaules ont un air vainqueur!

On ne se défie pas de lui; on le regarde; on se dit: «Voilà un monsieur qui est bien ridicule!» — Insensés qui trouvez que cet homme est ridicule et qui ne devinez pas que cet homme est un assassin!

Lui, cependant, s'en va rasant le sol et accomplissant ses forfaits.



Le long de son chemin que de victimes!

Une grisette vient à passer, de son regard il l'assassine.

Une maman, déjà plus que mûre, l'examine avec étonnement; lui, sans s'étonner, il l'assassine.

De même une bonne d'enfants, qui ne s'en

doute guère ; de même une sœur de charité, qui ne s'en doute pas. Il n'a pas fait cinq cents pas que déjà il s'est répété dix fois à lui-même : « Encore une qui n'en reviendra pas, je suis un délicieux assassin ! »

Il aperçoit au travers des vitres d'un cabinet de lecture une figure pâle et blonde déchirant d'un air insouciant la bande du *Moniteur universel* que les abonnés ont oublié d'ouvrir, il entre, leste et dégagé, saisit une chaise qu'il campe tout juste en face du comptoir, et par-dessus un journal dont il s'est emparé par contenance, et assassine la pâle et blonde femme à coups d'œillades meurtrières et toutes très-*américaines.* —L'œillade *américaine* (qu'on appelle également l'œil *américain*) a remplacé ce que nos pères appelaient les *yeux en coulisse.* L'œillade *américaine* est grosse de promesses ; elle promet l'or du Pérou, elle promet un cœur non moins vierge que les forêts vierges de l'Amérique, elle promet une ardeur amoureuse de soixante degrés Réaumur. — Après cinq quarts d'heure d'assassinat, Don Juan se lève et, tout en payant le prix de sa séance de non-lecture, il lance à la blonde un coup d'œil plus aigu, plus profond, plus traître, plus

américain que tous les autres, et sort en fredonnant :

Enfant chéri des dames, etc., etc.

Il monte en omnibus où son œil assassine tous les cœurs qui battent ou qui ne battent pas sous des poitrines de femme. Aux Tuileries il assassine, femmes, filles, grand'mères, tout y passe. — Comparé à ce loup sanguinaire, à ce vampire des cœurs, Lacenaire était un tendre agneau.

Il entre dans un restaurant. Chacun se figure qu'il entre là pour manger. Quel abus! Est-ce que le Don Juan mange? Et qu'y a-t-il de commun, je vous prie, entre cet être et un bifteck aux pommes? Ce n'est pas de la viande cuite qu'il faut à ce monstre, c'est de la chair de femme. Il ne boit pas de vin de Bordeaux, il boit des larmes — larmes de femmes! — il hume des soupirs, — soupirs de femmes! — il absorbe des âmes, — âmes de femmes! — Quel gynécophage, mon Dieu, que cet homme!

Et le propriétaire du restaurant, qui ne voit pas à qui il a affaire, s'approche du Don Juan et d'un ton mielleux lui demande : « ce qu'il faut servir à monsieur »

Don Juan toise ce grotesque personnage d'un air profondément dédaigneux et se tient à quatre pas pour ne pas lui répondre : « Votre femme à la croque au sel ! »

Mais il se maîtrise et lui dit avec une magnifique indifférence : « Tout ce que vous voudrez ! »

Noble, grande et belle réponse qui s'en va droit au cœur de la femme du restaurateur. Elle



regarde avec intérêt cet homme qui déclare haut et ferme qu'il accepte à l'avance tout ce

qu'on voudra lui servir; elle songe qu'on va pouvoir se défaire enfin et du turbot de l'avant-veille, et du poulet de la semaine passée, et cette espérance la fait frémir de volupté.

La voyant frémissante, Don Juan triomphe dans son cœur et dit : « Encore une qui meurt, mon œil l'a tuée !... »

Du restaurant il court dans une soirée d'amis. Là, il ne trouve que des hommes et se borne à tuer la femme de ménage qu'on a chargée de préparer le punch. Celle-ci, odalisque de quarante-neuf à soixante-trois printemps, — ce qui peut passer pour un joli commencement d'hiver — ne comprend rien aux roulements d'yeux du terrible Don Juan et lui demande tout bas si par hasard il n'aurait pas la colique.

Peu satisfait d'être si mal compris, Don Juan s'éloigne du punch, maudissant les soirées de garçons où il n'y a pas de femmes; et, comme la nuit est venue, il s'en va, pour se consoler, errer sous une fenêtre quelconque, dont ses prunelles, qui dardent la mort, assassinent les persiennes.

Heureux quand les persiennes assassinées ne s'entr'ouvrent pas pour donner au Don Juan

une douche plus ou moins mixtionnée, mais où ne domine jamais l'essence de roses!



CHAPITRE V.

Où l'on voit Don Juan poser et ne pas se rafraîchir d'un coup de sabre.



Don Juan fréquente assidument les théâtres ; mais, au rebours du vulgaire qui va au spectacle pour voir, Don Juan y va pour être vu.

Aussi, la seule place qu'il consente à occuper c'est l'avant-scène.

Or, pour peu que dans le cours de votre vie vous ayez mis le pied dans un théâtre, vous ne pouvez ignorer, cher lecteur, que l'avant-scène est le lieu d'où l'on jouit le moins et le plus mal des charmes d'une représentation théâtrale. Ce qui explique pourquoi l'on paye beaucoup plus cher qu'à toutes les autres places !

De l'avant-scène pas d'illusions possibles. On distingue le blanc et les fausses dents des jeunes premières ;

Le front en parchemin du père noble ;

Le cache-folie de l'amoureux ;

Les rides de l'ingénue ;

Le rose dont la grande coquette imprègne ses extrémités digitales.

On entend l'acteur dire au souffleur qui dort : « Mais soufflez donc, animal, au lieu » dormir ! » et le souffleur répondre en bâillant : « Je ne dors pas, animal vous-même ! »

On aperçoit dans l'intérieur des coulisses soit le régisseur qui roule une bûche afin d'imiter le bruit d'un carrosse, soit un vieillard à la chevelure blanche qui prend la taille à une figurante ; et si les exigences du drame veulent que l'amoureux se précipite du haut d'un pont dans un abîme,

on peut, sans trop allonger la tête, remarquer



de l'avant-scène un fort bon matelas sur lequel tombe doucettement la déplorable victime.

Mais, encore une fois, Don Juan n'est pas là pour voir le spectacle. Il vient uniquement pour faire parade de sa personne, de son frac coupé dans le dernier style, de sa barbe plus luxuriante qu'une barbe de sapeur, de sa moustache cirée, gommée, astiquée, lustrée, de sa crinière léonine, de son faux-col non moins renversé que renversant, de son binocle, de sa canne à pomme d'or et — surtout, avant tout!

— de ses gants-paille toujours neufs, toujours éclatants, toujours vierges de maculature.

C'est que la paire de gants-paille est, aux yeux du Don Juan, un de ces moyens de séduction auxquels une femme ne résiste pas, s'appelât-elle Lucrèce (pas Borgia), fût-elle l'épouse de M. Monthyon — homme vénérable qui a inventé la vertu, — fût-elle la vertu elle-même en chair, en os et en robe montante!

Aussi peut-on dire, sans hyperbole aucune, que le Don Juan vit dans et par ses gants-paille.

Si, par le plus grand des malheurs, ils vont mal, s'ils sont trop larges du pouce, ou bien s'ils s'avisent de s'entr'ouvrir, entre les doigts, d'un point — d'un seul! — oh! alors Don Juan ne s'appartient plus, il a des crispations de nerfs, des impatiences dans la pointe des cheveux, et il oublie — chose incroyable — qu'il est né pour le bonheur de la femme comme la femme est née pour ses menus plaisirs.

Hâtons-nous de constater que ce sont là des accidents bien rares dans la vie du Don Juan. Cet être a fait, dès les premiers jours de son adolescence, sur les gants de toutes couleurs en général et sur le gant-paille en particulier, des

études tellement profondes qu'un seul coup d'œil lui suffit pour juger de la solidité d'une couture et de la souplesse d'une peau de chevreau. — Don Juan est le Lavater du gantpaille !



Aussi, d'ordinaire, il est ganté comme on l'est peu. — Je pourrais dire comme on ne l'est pas : mais je tiens à rester dans le vrai — son gant est collé sur sa main, il la serre comme

dans un étau, il l'opprime, il l'étrangle....

— Mais c'est là un inconvénient, allez-vous dire.

— Mon Dieu, cher lecteur, que vous êtes peu intelligent! ne songez-vous donc pas qu'une main étranglée est d'un bon tiers plus étroite qu'une main dont les mouvements sont libres?

— Mais, répondrez-vous, j'aime à pouvoir remuer les doigts.

— Désir naturel, si vous voulez, mais peu fécond en jouissances! Est-ce qu'un homme qui a la main large peut prétendre à *faire des femmes* (terme technique)? Oh! que Don Juan est loin de penser comme vous! Oh! combien il se plaint peu quand ses gants l'étreignent et le meurtrissent! Oh! comme il trouve que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles quand, sous le chevreau transparent, se dessinent ses ongles, qui toujours sont d'une longueur démesurée et plus parfaitement ovales qu'un œil de bœuf! Comme alors il sourit!... sur sa figure rayonne une béatitude ineffable, et cependant il souffre comme un damné! Il a d'affreux picotements dans les doigts, mais, plus courageux que Guatimozin, il rêve qu'il est sur un lit de roses,

que des houris aux sourires agaçants, à la taille de guêpe, aux formes onduleuses, le bercent en lui chantant des chants d'amour et lui prodiguent pas mal de caresses toutes très-voluptueuses.

Mais bientôt Don Juan sort de son rêve, car il vient d'entendre la jeune-première dire au jeune-premier :. « Eh bien, oui, je t'aime !... » Donc il redescend du quinzième ciel où il trônait dans toute sa gloire, et, braquant son binocle sur la jeune-première, il se dit : « Voilà » un « je t'aime ! » bien passionné. Cette femme



» ne joue pas la comédie. Elle aime quelqu'un.
» Ce quelqu'un est dans la salle en ce moment.
» Serait-ce moi ?... »

La réponse à cette question ne se fait pas long-temps attendre. Au premier coup d'œil que l'actrice jette ailleurs qu'au fond du théâtre, le Don Juan confisque ce coup d'œil à son profit et, se plongeant dans sa barbe, il se dit : « Décidément, c'est moi l'heureux mortel !
» Faisons-lui voir que je l'ai comprise !... » Alors, le voilà qui *pose !*

Toutes les femmes savent on ne peut mieux comment *pose* un Don Juan. Tous les hommes ne le savent pas. Pour eux j'expliquerai en deux mots ce que c'est que *poser*. D'aucuns, s'ils ont quelque franchise dans l'âme, s'avoueront à eux-mêmes que, plus d'une fois, ils ont *posé* pour une femme qui ne s'est pas laissé prendre à leur pantomime.

L'homme qui *pose* se place généralement dans la situation qu'il sait la plus favorable aux avantages physiques que lui a — ou que ne lui a pas — donnés la nature. S'il a le nez aquilin, il se met de profil ; s'il a le nez camus ou en pied de marmite, il adopte la *pose* de trois quarts. Mais, qu'il soit de trois quarts ou de

profil, il a toujours les cheveux en coup de vent, toujours les yeux au ciel — ce procédé les agrandit de moitié, — toujours la bouche ornée d'un sourire.

Ce sourire est voltairien — autrement dit railleur — chez le Don Juan qui a des prétentions à l'esprit.

Il est mélancolique ou antonyque — ce qui est tout un — chez celui qui se croit poète ou dont la bouche est veuve de quelques canines.

Il est joyeux, épanoui, allant de l'une à l'autre oreille, chez celui qui a de belles dents — achetées ou non.

Quand le Don Juan *pose* il ne regarde pas la personne en l'honneur de qui il *pose*, car il a observé que le regard direct est beaucoup moins tendre, moins langoureux, moins humide et moins fascinateur que le regard oblique. Donc s'il *pose* pour une actrice qui est en scène, il regarde invariablement aux secondes loges de face. Que regarde-t-il? tout! pour mieux dire, il ne regarde rien, il *pose!*... — Homme étonnant! dirait Odry.

Une *pose* dure de cinq minutes à deux heures d'horloge. Quand elle dépasse cinq minutes, elle produit nécessairement le torticolis; mal

affreux dont tous les Don Juan sont affectés, ce qui fait que presque tous portent la tête de côté. On appelle cela se « donner des airs penchés. » Un air penché n'est pas toujours un air spirituel : au contraire.

Le Don Juan ne s'en tient pas à la *pose*. S'il est audacieux, il risque, dès la première soirée, le billet parfumé et le bouquet monstre.



Le Don Juan jobard — il y en a beaucoup — dépose et ses fleurs et sa prose chez la portière du théâtre, qu'il gagne, à prix d'or, moyennant une pièce de cinq francs.

L'actrice met les fleurs dans son pot à eau où elles se flétrissent sans que personne s'en occupe, et donne la prose au comique de la troupe pour qu'il en fasse lecture en plein foyer. La lecture a lieu avec accompagnement de hourras, de calembours et d'incroyables éclats de rire. Quand elle est terminée, on demande l'auteur à cor et à cris. Le comique prend alors sa voix la plus grave et dit : « Vous me » demandez de commettre une indiscrétion ; » c'est très-mal! je la commettrai..... L'auteur » de l'épître est M. Gustave de Rimberg — ou » Alfred Dunand—ou César de La Bretèche — » qui désire garder l'anonyme. »

Le Don Juan pas trop bête — il y en a quelques-uns — jette ses fleurs aux pieds de l'actrice et ne remet à la portière que sa prose, sa simple prose — mais toujours avec une pièce de cinq francs.

Les fleurs qu'on lui jette aux pieds — même quand elles lui tombent sur la tête,— l'actrice les emporte chez elle, les dépose, avec un mil-

lion de précautions reconnaissantes, dans de charmants vases *ad hoc;* et elle les abreuve d'eau clarifiée, jusqu'à ce que tombent leurs derniers pétales.... ou qu'un bouquet nouveau soit jeté sur la scène. — En fait de bouquets, ce sont toujours les derniers qui sont les bons.

J'ai connu un Don Juan qui a *posé* pendant trois mois pour une actrice d'un théâtre de second ordre. Cette actrice, je la déguiserai sous le pseudonyme assez ridicule d'Amanda. — Je suis discret comme la tombe; je ne nomme jamais les masques!

Chaque soir il retenait pour lui et son bouquet une loge d'avant-scène. Cela lui revenait à trente-cinq francs par soirée — non compris les frais de papier à lettre, — mais chaque soir il s'endormait en disant : « Amanda est folle de » moi ; au premier moment elle va m'écrire : « Je suis à toi comme l'homme est au mal- » heur! »

Comme, après trois mois d'attente, Amanda n'avait rien écrit du tout, Don Juan pensa qu'il fallait encourager la timidité de l'ingénue, et, par une belle matinée, il s'en alla sonner à la porte d'Amanda.

Ce fut un homme qui vint recevoir Don Juan : un homme en uniforme!



Hélas, Amanda était mariée!
Mariée à un officier de la garde municipale!
Fort bel homme!
Faisant des armes comme Saint-Georges!
Jaloux comme plusieurs Othellos!
Qui, voyant un homme frisé, pommadé,

musqué, la botte vernie, la bouche en cœur, lui demanda s'il voulait se rafraîchir d'un coup de sabre.

Don Juan salua profondément ce municipal sans usage;

Et, rentré chez lui, il s'arrachait un côté de cheveux



CHAPITRE VI.

Don Juan jeune premier.



Vous savez ce que c'est qu'un jeune premier, n'est-il pas vrai? Vous savez ce qu'on appelle ainsi, en termes de théâtre : un individu blond ou brun, le moins laid, le moins vieux et le moins mal bâti possible, lequel a des appointe-

ments quelquefois minimes, quelquefois exorbitants, pour répéter depuis le 1er avril jusqu'au 30 mars, soit en vers, soit en prose, soit en do, re, mi, fa, sol, la, si, do, soit en ronds de jambes amoureux et en flic flac très-passionnés : « Eloa (Baptistine ou Adélaïde, le nom ne fait rien à l'affaire), belle Eloa, vos beaux yeux me font mourir d'amour. » — Il est des jeunes premiers qui ont l'air de dire autre chose que la simple phrase dont je vous donne ici le texte ; mais fouillez au cœur des phrases chantées, hurlées, dansées par ces messieurs, et vous ne tarderez pas à reconnaître que leurs tartines les plus flamboyantes sont le développement, heureux ou non, de la phrase à jamais illustre qu'inventa ce bon, ce naïf, ce poétique Don Juan qu'on appelle M. Jourdain. — En voilà un délicieux homme à bonnes fortunes ! Comme je vous l'aurais peint, si un petit monsieur nommé Molière ne m'avait volé ce type il y a quelque cent cinquante ans ! —Qui nous délivrera des plagiaires, mon Dieu !

Le jeune premier ne doit jamais avoir plus de vingt-cinq à trente ans ; cependant il en est quelques-uns qui passent la cinquantaine, ce qui ne les empêche pas de s'écrier avec plus d'ar-

deur que jamais : « Eloa, belle Eloa, vos beaux yeux, etc., etc. » Au contraire : plus le jeune premier est cacochyme, plus il est brûlant. N'avez-vous pas entendu dire, par exemple, que MM. Molé, Fleury et tous les anciens astres de ce vieux ciel qu'on est convenu d'appeler la belle, la vraie, la seule comédie française, n'ont jamais joué plus divinement les jeunes premiers qu'alors qu'ils avaient atteint l'âge fabuleux de Melchisédech!

Vous me direz à cela : L'illusion de la rampe est si puissante! »

Je suis de cet avis. Il n'y a que la rampe pour transformer les lampions les plus pâles en autant de soleils radieux.

Ainsi je me souviens très-bien d'avoir vu Armand — le bel Armand! — jouer les jeunes premiers, au Théâtre-Français, quand il avait déjà soixante ans très-positivement sonnés. Eh bien! le parterre se figurait qu'Armand n'avait pas plus de cinquante-cinq ans et demi, cinquante-six ans tout au plus! — Mais il avait tant de grâce, tant d'élégance! il lançait si miraculeusement son chapeau à claque sous son bras gauche! et puis, comme nous disions tout à l'heure : « L'illusion de la rampe!!! »



Revenons, je vous prie, à mon jeune premier qui n'est ni Molé, ni Fleury, ni Armand.

C'était, il y a quelques années, un jeune et joli garçon. Il étudiait son droit, ce qui veut dire, comme aujourd'hui tout le monde le sait — grâce aux savantes recherches de notre co-physiologiste Louis Huart, — qu'il fréquentait,

avec une religieuse assiduité, les bals de la Chaumière, les beignets — pas sucrés mais cartonnés — de Flicoteaux et les chaises cassées de Musard.

Comme il pratiquait l'œillade avec une certaine scélératesse, comme il avait une paire de moustaches et une impériale des plus étoffées, il obtenait un grand succès parmi les grisettes du quartier latin, qui se tuaient de lui répéter : « Dieu ! que tu es bien ! Dieu ! que tu jouerais magnifiquement les amoureux ! Dieu ! que je voudrais te voir sur la scène ! toutes les femmes s'amouracheraient de toi ! D'aucunes deviendraient folles de ton nez ; d'aucunes se mourraient pour ton œil ! Et toi, tu leur dirais : « Mon œil, mon nez et mon cœur ne seront jamais qu'à Fifine, à ma Fifine chérie ! — Ah ! que je serais fière ! »

Le futur jeune premier écoutait ces enivrantes allocutions avec une certaine complaisance. Puis, quand il était seul dans sa mansarde, il se plaçait devant sa petite glace, il roulait des yeux, faisait des sourires, prenait des poses, lissait ses moustaches, et, de temps à autre, il se redisait qu'il n'y avait pas dans tout Paris

un jeune premier qui fût orné de regards et de sourires comme les siens.

Tout en se contant des douceurs à lui-même, il se rappelait avoir lu, dans une charmante nouvelle de George Sand, qu'un jour la plus adorable des marquises était devenue amoureuse d'un jeune premier à qui elle avait offert et son cœur et sa main et sa fortune ; — sa fortune qui était immense!!...

Il se rappelait encore, qu'au dire des mémoires dramatiques Fleury avait séduit une foule de duchesses et une quantité incalculable de présidentes. — Il y avait des présidentes alors. Aujourd'hui ce barbarisme ingénieux n'existe plus; aujourd'hui il n'y a plus de présidentes, pas mêmes de procureuses du roi, pas même de lieutenantes de gendarmerie : mais en revanche, il y a des madame la maréchale, madame la préfète ; ce sont là des dénominations qui peuvent sembler suffisamment spirituelles, surtout quand on considère qu'elles sont en usage chez un peuple qui s'intitule, de lui-même, le peuple le plus spirituel de l'Europe. — Il se rappelait que toutes ces présidentes, toutes ces duchesses voulaient arracher au théâtre le Fleury susnommé, afin de se sauver avec lui

au fond d'un vieux château garni de très-beaux meubles et de chevaux excessivement anglais.

Il se rappelait qu'un ténor d'opéra-comique, aujourd'hui membre du conseil-général de son département, maire de sa commune et chevalier de la Légion-d'honneur, est parvenu à toutes ces dignités en s'affublant d'uniformes très-coquets, de pantalons fort collants et de perruques admirablement frisées.

Alors, il s'écriait : Eh bien, moi aussi, je mettrai des uniformes très-coquets ! moi aussi, j'aurai des mollets de toute beauté ! — quitte à y mettre le prix. — Moi aussi, je me ferai friser ! moi aussi, j'aurai du feu, de la passion ! moi aussi, je séduirai les marquises par la façon tout enflammée dont je dirai : « Eloa, belle Eloa, vos beaux yeux me font mourir d'amour ! » Et l'on m'écrira des billets qui sentiront l'ambre et le patchouli ! Et l'on m'enlèvera dans un équipage à quatre chevaux ! Et je serai millionnaire ! Et quand je serai las de faire des conquêtes, quand les grandes dames se seront toutes roulées à mes pieds, quand je serai rassasié de gloire, d'amour et de millions, je me ferai nommer maire d'une commune quelconque,

j'aurai une physionomie très-digne, la croix de la Légion-d'Honneur, des lunettes, des bas chinés, du ventre, une écharpe municipale, et, de ma main administrative, je couronnerai des rosières — si ma commune en produit !

Enivré de ces espérances supercoquentieuses, voilà mon Don Juan qui débute !

D'abord, il est accueilli par un concert unanime de sifflets. On n'épargne même pas les projectiles à ce talent encore dans l'enfance.



Puis — le parterre est un si bon garçon ! — on le tolère ; puis, on l'applaudit. Ceci n'est point mal, mais ce n'est point assez, Les billets ambrés et patchoulisés se font attendre. L'équipage à quatre chevaux ne vient pas. En fait de marquises, il n'y a que les marquises de théâtre dont le cœur soit sensible aux attraits du jeune premier. Si quelques bonnes fortunes du dehors courent au-devant de lui, ce sont des bonnes fortunes qu'il subit, mais dont il ne se vante pas, car il en est honteux.

Et le temps s'écoule ! Déjà le jeune premier a quarante ans ; déjà la patte d'oie l'envahit, ce qui ne l'empêche pas de se dire à chaque nouveau rôle qu'il crée : « J'ai bien idée que, » cette fois-ci, je *ferai* une marquise, à moins » que je ne *fasse* une duchesse. Qui sait ! »

En fin de compte, il atteint son dixième lustre et il épouse, en légitime hymen, une jeune première qui — tout aussi simple, aussi fraîche, aussi jeune que lui — a mené une vie pleine d'émotion, d'espoir et de fantaisies, possède peu de rentes, beaucoup de cheveux gris, quelques dents de porcelaine, une âme tendre et plusieurs enfants — délicieux chefs-d'œuvre

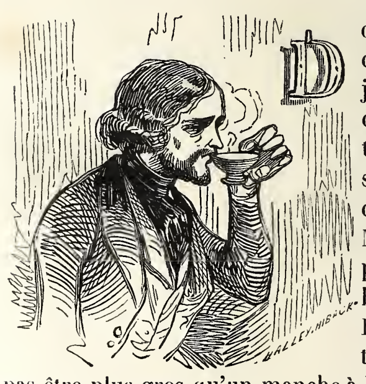
dont l'auteur a rigoureusement gardé l'anonyme.

Joli couple ! Ne les prendriez-vous pas pour Mars et Vénus ?...



CHAPITRE VII.

Bonnes et douces habitudes qu'un Don Juan ne peut pas avoir.



Don Juan ne doit pas déjeuner; il ne dîne que très peu ; il soupe avec du thé. — Manger, cela pousse à l'obésité , et Don Juan tient à ne pas être plus gros qu'un manche à balai.

Quand il pleut, Don Juan ne se promène pas. — La pluie défrise et crotte.

Fait-il beau, il ne se promène pas davantage. Les favoris, la barbe et les cheveux noirs étant des nids à poussière, il faut avoir le plus grand soin de les préserver du contact de l'air.

Si Don Juan est à la campagne, il n'*a pas le droit* de se mettre en blouse, — la blouse ne dessine pas les formes. Il n'*a pas le droit* de se coucher sur l'herbe, — ses sous-pieds le lui défendent. Il faudrait donc qu'il les ôtât : mais, comme a dit un grand poète,

Sans sous-pieds peut-on vivre un jour ?



Don Juan doit être malade, il n'*a pas le droit* de se bien porter. Comment voulez-vous qu'un homme puisse avoir l'air de se mourir perpétuellement d'amour s'il est frais et rose! Il faut que du Don Juan on puisse dire : « Chez lui, la lame use le fourreau... » Donc le Don Juan, qui ordinairement n'a pas de lame — vérité dont vous devez être persuadé si vous avez lu attentivement mon deuxième chapitre,— le Don Juan se met beaucoup de vinaigre dans le fourreau, ce qui le rend très-jaune, très-vaporeux, très fertile en gastrites, mais lui procure un petit air de pilier d'hôpital, — petit air qu'il trouve coquet et séducteur au dernier point.

Don Juan n'*a pas le droit* de rire. Un homme qui a une passion dans le cœur ne rit pas. Or Don Juan en a toujours quatre ou cinq — quand il ne va pas jusqu'à la douzaine. — Aussi est-il toujours gai comme un bonnet de nuit.

Et à propos de bonnet de nuit , une des plus graves préoccupations qui puissent agiter l'existence du Don Juan est le choix d'une coiffure

nocturne. Être beau tant que dure le jour cela n'est rien. Le jour n'est qu'un très-médiocre accessoire dans la vie d'un homme dont les quarts d'heure les plus éclatants, les plus victorieux, rayonnent entre minuit et cinq heures du matin. C'est donc pendant la nuit que le Don Juan a besoin de briller de tous ses attraits. Mais comment être beau, comment rayonner sous un foulard dont les cornes vous retombent sur l'œil, ou sous un bonnet de coton qui poignarde le ciel!

Le Don Juan se prive donc du foulard et se défend du bonnet de coton. Afin de conserver sa tête dans toute sa pureté native, il s'expose courageusement à l'intempérie des saisons ; ce qui fait qu'en hiver, il est toujours enrhumé du cerveau. Mais — enrhumé ou non — il a pour lui les boucles de sa chevelure !... Et quelles boucles !

D'ailleurs il a fait une observation — l'ingénieux coquin — cette observation, la voici :
« De ce qu'un Don Juan est coiffé il peut arri-
» ver qu'un mari ne le soit pas. » — Ça s'est vu. En doutez-vous, ô lecteur?... Eh bien,

écoutez l'histoire véridique, authentique et drolatique que je vais vous dire.



CHAPITRE VIII.

Aimable épisode du bon et de coton.



MADAME DE VERTEUIL. — En vérité, mon cher Arthur, je ne vous comprends pas : attendre que nous soyons vieux de six années de mariages — d'un mariage que nos amis s'accordent à proclamer heureux, — puis tout à coup modifier vos bonnes et douces habitudes pour

vous métamorphoser en Othello; c'est, ce me semble, vous y prendre un peu tard!

M. DE VERTEUIL. — Ma charmante Caroline, il n'est jamais trop tard pour être raisonnable; lorsqu'on a quelques mille livres de rentes, une agréable maison de campagne, il est on ne peut plus raisonnable de dire adieu à Paris, à son atmosphère épaisse, à ses pavés qui brûlent, et de se sauver aux champs dès que fleurit le mois de mai. C'est là ce que nous avons fait, avant-hier au soir, à votre grand déplaisir. Vous teniez, je ne sais trop pourquoi, à passer la belle saison au sein de la Chaussée-d'Antin. Moi, qui suis ordinairement de votre avis, je n'ai pas consenti cette fois à vous servir de complice dans la réalisation d'un projet qui n'était rien autre chose qu'un caprice de femme charmante. J'ai donc décidé que, cette année, comme les années précédentes, nous viendrions chercher sous ces ombrages, jadis aimés de vous, un refuge contre le soleil, la poussière et les importuns; et voici que vous criez à la tyrannie!!.. Vous me croyez jaloux? Erreur! j'ai assez de confiance en vous, je vous aime trop sincèrement pour que jamais la fantaisie me prenne de faire de vous une Desdémone... Vous

haussez les épaules? Mes paroles ne vous semblent-elles pas l'expression simple et vraie de ma pensée? Est-ce que le cure-dent inoffensif que j'ai à la main a quelque ressemblance avec un poignard? Est-ce que sous ce berceau de verdure, où nous avons déjeuné en tête-à-tête, l'air vous paraît imprégné de parfums homicides? Pour moi, je ne me suis jamais senti plus calme, plus heureux et, dussiez-vous rire de moi, je vous dirai le mot, plus pastoral. C'est singulier comme un séjour de quarante-huit heures à la campagne vous repose la tête et vous rafraîchit le sang! Ainsi, ma chère Caroline, si vouz m'en croyez, nous laisserons de côté le farouche More de Venise. Le ciel est pur, les lilas sont en fleurs, ne pensons plus à nos petits débats de la ville, soyons tout à nous-mêmes, tout à notre bonheur! Le voulez-vous, dites?... Voulez-vous être mon Estelle? je serai votre Némorin.

En parlant ainsi, M. de Verteuil, dont la physionomie était mi-partie riante et tendrement sérieuse, avait passé un bras autour de la taille de sa femme et je crois, Dieu me pardonne, qu'en dépit de son titre de mari il allait se permettre de déposer un baiser d'amou-

reux sur une épaule blanche et ronde que protégeait assez mal une mousseline des plus légères, quand, par un mouvement non moins vif qu'imprévu, madame de Verteuil se déga-



gea, boudeuse et mutine, de l'étreinte maritale, et Némorin resta sur son banc de gazon, les bras ouverts, la bouche en cœur, aussi désappointé qu'un chasseur qui, voyant un lièvre

lui partir entre les jambes, s'arrête ébahi, sans même se souvenir qu'il est armé d'un fusil muni d'une double charge, et admire, d'un œil curieusement hébété, avec quelle rapidité l'animal arpente la plaine.

Dans tout autre moment la jeune madame de Verteuil se fût égayée aux dépens de l'étonnement de son mari, mais elle n'avait pas l'âme à la gaieté; car, habituée qu'elle était à voir M. de Verteuil courir, avec une docilité d'amant, au-devant de ses moindres désirs, elle ne lui pardonnait pas la cruauté avec laquelle il avait osé prononcer une fois, par exception, un viril « Je le veux! » Aussi ce fut avec un accent plein d'amertume qu'elle lui dit : « Je n'aime pas plus les fadeurs que les brutalités. »

M. DE VERTEUIL. — Vous êtes piquante, madame!... Il faut qu'en vous faisant abandonner Paris j'aie commis un crime beaucoup plus horrible que je ne l'avais soupçonné... Veuillez m'éclairer sur mon énormité, et je vous promets de me repentir quand vous m'aurez appris comment et jusqu'à quel point je suis coupable.

MADAME DE VERTEUIL. — Que cette raillerie est de mauvais goût!

M. DE VERTEUIL. — Je ne raille pas. Je me

contente de vous supplier, le plus humblement du monde, de me tirer de mon ignorance, car, si vous ne venez pas à mon aide, si vous ne m'ouvrez pas les yeux sur la faute que j'ai commise, je suis très capable de mourir dans l'impénitence finale. Quoi, c'est parce que je vous ai condamnée à jouir des plaisirs de la campagne que vous m'accusez de brutalité! Le terme est un peu sévère.

Madame de Verteuil. — Moi, je le trouve indulgent : si j'en avais trouvé un plus fort, je l'aurais employé.

M. de Verteuil. — Mais enfin, ma bonne amie, vous haïssez donc la campagne?

Madame de Verteuil. — Oh! de tout mon cœur!

M. de Verteuil. — Et depuis quand s'il vous plaît?...

Madame de Verteuil. —Depuis que je suis, pour me servir de vos propres expressions, condamnée à m'exiler de la ville, et cela parce que monsieur est jaloux!!

M. de Verteuil. — Moi jaloux?... Encore ce vilain reproche! Et de qui serais-je jaloux, bon Dieu?

Madame de Verteuil. —Le sais-je, moi?...

M. DE VERTEUIL. — Oh! Caroline, Caroline!... supposer que le soupçon ait pu se glisser dans mon cœur, cela est mal, bien mal!... moi qui ai en vous une confiance si absolue, moi qui...

Il était lancé, le mari! il allait s'étendre, avec une complaisance infinie, sur la « foi qu'il avait « en sa femme, en laquelle il croyait, eût-il dit « sans doute, comme les fanatiques croient en « Dieu ; » mais un domestique ayant tout à coup



paru à l'entrée du berceau de verdure pour an-

noncer que M. Gustave de Montfort demandait à présenter ses hommages à Mme de Verteuil, le mari-orateur s'arrêta brusquement au milieu de la période sentimentale qu'il avait entamée... C'est en vain qu'il essaya de dissimuler son trouble ; en vain il ouvrit une bouche non moins immense qu'un four pour répondre que M. de Montfort était le bienvenu, les paroles firent défaut à la bonne volonté :

.... vox faucibus hæsit!...

et M. de Montfort avait baisé la main de madame de Verteuil avant que le malheureux Othello se fût rendu maître de son émotion. Madame de Verteuil ne sembla pas moins agitée que son mari : en quelques secondes elle passa tour à tour de l'écarlate la plus vive à la pâleur la plus blanche.

Deux mots sur le monsieur qui a le don de faire balbutier un mari et de profondément émouvoir une jolie femme.

Ce monsieur est un Don Juan!!!...

Ce monsieur est le cousin de madame de Verteuil!...

Il a été élevé, il a grandi avec elle, puis les circonstances les ont séparés. Il est allé, lui,

dans l'Amérique du Nord, où, dans l'espace de six ans, il a eu le temps d'épouser une jeune belle femme et une grande fortune, puis d'être veuf et millionnaire. C'est depuis quelques mois seulement qu'il est de retour en France; il a revu madame de Verteuil, et, la revoyant mariée, il a paru éprouver un vif et sincère désappointement. Quelques tête-à-tête ont eu lieu entre le cousin et la cousine; dans ces tête-à-tête on a parlé poésie, souvenirs d'enfance et illusions perdues...

M. de Verteuil n'est ni sot, ni ridicule; seulement il a trois malheurs, tous trois plus graves les uns que les autres :

Il est mari!

Mari d'une très-jolie femme!!

Dont il est passionnément jaloux!!!

Or M. de Verteuil, qui n'a pas toujours eu trente ans, qui n'a pas toujours été un mari; M. de Verteuil, qui sait (par expérience peut-être) comment les séducteurs réussissent, professe une indicible horreur pour les réminiscences enfantines, pour les cousins, et surtout pour les cousins qui ont dans le cœur, ou même sur les lèvres, une immense provision de poésie, d'illusions perdues et de souffrances cachées.

M. de Verteuil a l'intime conviction — quel mari ne l'a pas!... — que sa femme a pour lui un sincère attachement, mais plus d'une fois il a tressailli de je ne sais quelles vagues terreurs en observant que Caroline a l'imagination passablement romanesque. Il ne croit pas que jamais elle puisse faillir *complétement*, mais, aux yeux de ce jaloux — on m'a assuré qu'il est beaucoup de maris ainsi faits, — une simple pensée de regret, un soupir mal étouffé, un désir de plaire, tout cela est une faute aussi grande, aussi déplorable que les fautes mêmes les plus parfaitement graves.

Ajouterai-je que du jour où M. de Verteuil a entrevu le cousin de sa femme, du jour où il les a entendus causer ensemble des joies d'un passé dans lesquelles il n'était pour rien, il s'est pris à détester le cousin de toutes les forces de son âme! Vous avez déjà deviné, n'est-il pas vrai? que, si, contrairement aux vœux de sa chère Caroline, M. de Verteuil a voulu, d'une façon absolue, venir, aux premiers jours du printemps, s'asseoir à l'ombre des forêts, M. Gustave était l'unique cause de cet impérieux besoin de voluptés champêtres! Donc vous ne serez pas surpris d'apprendre que, tout en con-

templant M. de Montfort, qui déposait un long baiser sur la main de madame de Verteuil, le mari jaloux se disait, à part lui : « Mon cher » cousin, je n'ai pas pu vous empêcher de venir; » mais, de gré ou de force, je vous empêcherai » de rester. »

Donc, une lutte s'engage entre le Don Juan et le mari!

Quel en fut le résultat?

C'est ce que le chapitre suivant va vous apprendre, si vous avez le bon goût de le lire.



CHAPITRE IX.

Encore l'aimable épisode du bonnet de coton.



La journée se passa le mieux du monde.

Gustave fut galant, tendre et empressé; madame de Verteuil aimable, langoureuse et presque coquette. M. de Verteuil rongea son frein avec une grâce et une aisance des plus spirituelles,

mais la soirée s'écoula sans que son imagination lui eût suggéré un moyen quelconque d'évincer l'estimable cousin qui envahissait le toit conjugal avec des intentions évidemment hostiles. La nuit elle-même, la nuit qui, si nous en croyons le proverbe, porte toujours conseil, ne porta rien du tout.

C'était bien peu!

— Il faudrait pourtant en finir, s'était dit M. de Verteuil en s'endormant...

— Il faudrait cependant en finir, se dit-il en se réveillant...

Mais comment en finir?... Là était le nœud gordien.

A force de se répéter à lui-même : « Cherchons une combinaison ingénieuse! » et à force de ne rien trouver d'ingénieux, M. de Verteuil décida que vu la stérilité de ses facultés inventives, il n'aurait recours ni aux voies diplomatiques, ni aux insinuations à mots couverts : il résolut d'aller droit au cousin et de lui déclarer purement et simplement qu'il eût à s'en retourner comme il était venu, sous le plus bref délai possible. Si le cousin demandait la raison d'une disgrâce si positive, M. de Verteuil devait lui répondre « qu'il avait la manie de ne pouvoir

» souffrir les moustaches noires à la campagne. »
Le cousin, — qui avait, comme tous les cousins et tous les Don Juan du monde, des moustaches d'une entière noirceur, — prendrait cette révélation comme bon lui semblerait.

Tout plein de ces sages idées, M. de Verteuil frappa à la porte de la chambre où reposait le cousin. Il était cinq heures du matin : le cousin ne répondit pas.

— Diable ! pensa M. de Verteuil, il paraît que si les maris qui ont peur ne dorment guère, les cousins qui espèrent dorment beaucoup... Ma foi ! entre ennemis la politesse est une niaiserie : à la guerre comme à la guerre, et réveillons-le !.. s'il se fâche, je l'enverrai à tous les diables ; ce sera une manière comme une autre d'entamer l'explication.

En poussant la porte avec la charmante brusquerie d'une marchande à la toilette qui, après trois mois de courses inutiles, parvient enfin à surprendre dans les bras de Morphée une Lorette très-mauvaise paye, il entra !

A peine entré, il regarda du côté du lit, aperçut M. Gustave de Montfort appuyé sur son coude, dans l'attitude d'un homme qui ouvre les yeux à la lumière du jour, et, après

avoir silencieusement considéré le rival redoutable dont s'épouvantait son ombrageuse susceptibilité, il partit d'un de ces immenses éclats de rire que, s'il faut s'en rapporter au vieil Homère, les dieux de l'Olympe se permettent dans leurs jours de joyeuse humeur.



M. Gustave de Montfort portait un bonnet de coton, et cette coiffure qui, vous le savez, n'a rien par elle-même de positivement coquet, donnait au Don Juan pâle, maigre et barbu, une

physionomie aussi exhilarante que possible. M. de Montfort ne fut que médiocrement flatté d'être l'occasion d'une gaieté si excessive, cependant il ne montra point son dépit. Il est de règle qu'avec les maris trompés, ou sur le point de l'être, un séducteur doit être, en tout temps, en tout lieu, en toute circonstance, d'une amabilité sereine qu'aucun nuage ne saurait obscurcir : aussi, tout mortifié qu'il était, M. de Montfort sourit, et entre ces deux personnages dont l'un aurait voulu voir l'autre à cinq cent mille pieds sous terre, tandis que l'autre éprouvait une envie désordonnée d'assommer l'un, il s'engagea une conversation toute facétieuse et toute badine.

M. DE MONTFORT *s'efforçant de prendre un air aimable.* — Vous me trouvez donc bien laid, mon cher cousin ?

M. DE VERTEUIL *horriblement gracieux.* — Laid ?... Oh ! je vous trouve mieux que cela ?

M. DE MONTFORT. — Comment ?

M. DE VERTEUIL. — Je vous trouve laid... et grotesque.

M. DE MONTFORT *d'autant plus gai qu'il est profondément vexé.* — Votre parole d'honneur ?

M. DE VERTEUIL. — Mais grotesque à faire rire un mort...

M. DE MONTFORT *riant comme peut rire un homme qui reçoit un coup de pied quelque part.* — Ah ! ah ! oh ! oh ! ah ! oh !

M. DE VERTEUIL *paraissant faire des efforts incroyables pour garder son sérieux.* — Est-ce qu'une femme vous a jamais vu dans ce galant appareil ?

M. DE MONTFORT *très-grave.* — Oh ! jamais !..

M. DE VERTEUIL. — Quoi ? pas même feu madame de Montfort ?

M. DE MONTFORT. —Feu madame de Montfort moins que toute autre.

M. DE VERTEUIL. —Vous aviez donc renoncé, de son vivant, à cette parure enchanteresse ?

M. DE MONTFORT. —Renoncer au bonnet de coton, moi qui en porte dès ma plus tendre enfance ?... Oh ! non pas. C'est une habitude que je n'ai jamais voulu perdre, et qui m'a coûté bien des peines, bien des veilles ; car je sais que le bonnet de coton, qui est excellent pour la santé, n'a pas le don d'embellir la tête qu'il couronne : aussi je m'étais promis que jamais madame de Montfort ne pourrait même soup-

çonner que j'avais une si prosaïque habitude.

M. DE VERTEUIL. — Dites infirmité... (*d'un ton convaincu*) c'est le mot.

M. DE MONTFORT *après s'être mordu les lèvres avec une sorte de frénésie.* — Va pour infirmité!... (*plus calme*). Donc pendant les cinq années de mon mariage, je me suis régulièrement endormi après ma femme et réveillé avant elle, afin d'avoir le temps de me coiffer et de me décoiffer sans qu'elle fût dans ma confidence. Pendant cinq ans, j'ai eu des coffrets très-mystérieux et une blanchisseuse spéciale pour mes bonnets de coton. Toutes ces précautions ne laissaient pas de me donner du souci, mais je savais que, pour tuer l'amour, il n'est pas d'arme plus meurtrière que le ridicule, et je ne voulais pas laisser périr un amour bien cher à mon cœur!

M. DE VERTEUIL *avec bonhomie.* — Un amour qui devait vous faire millionnaire!...

M. DE MONTFORT *rouge comme une cerise.* — Oh! je n'avais pas de ces pensées...

M. DE VERTEUIL *toujours bonhomme.* — Je vous crois, car je sais tout ce que les poètes ont de délicatesse dans l'âme, et vous êtes poète, à ce que dit ma femme.

M. DE MONTFORT *avec une modestie de jeune fille.* — Ma cousine est bien bonne... (*naïvement*). Mais à propos mon cher cousin, ne dites pas que vous m'avez surpris en bonnet de coton, ne le dites à personne.

M. DE VERTEUIL. — Non, cousin, à personne... (*de plus en plus bonhomme*) pas même à ma femme!...

M. DE MONTFORT *avec effusion.* — Vous êtes un homme charmant!...



Les deux cousins échangèrent une cordiale poignée de main.

Don Juan se mit à sa toilette.

Othello s'en alla rêver à sa vengeance.

En moins de deux heures, don Juan fut habillé.

En moins de deux heures, Othello eut préparé son triomphe.

Il ne le prépara pas seul. Il prit pour complice le serrurier du village.

Une sonnette donnait de la chambre où l'on avait logé Gustave de Montfort sous un vestibule qu'une cloison légère séparait de la chambre à coucher de madame de Verteuil. Par les soins du serrurier, un cordon communiquant à cette sonnette fut placé dans le coin le plus obscur de l'alcôve conjugale. Cela fait, M. de Verteuil attendit...

Comme il avait l'espoir que sa vengeance serait éclatante, il attendit sans impatience aucune. Bien mieux, il fut avec M. de Montfort d'une ravissante courtoisie. Il alla jusqu'à exiger de lui qu'il récitât, dans la soirée, une de ses élégies les plus plaintives et les plus désolées. Montfort n'était pas homme à négliger une si précieuse occasion d'achever sa victoire, et tout en dé-

plorant, à part lui, l'aveuglement des maris qui jettent leurs femmes au devant des périls, et les suspendent de gaîté de cœur au-dessus de l'abîme qui doit les engloutir, il déploya, en magnétisant du regard la trop sensible Caroline, tous les trésors de sa déclamation la plus échevelée.

Caroline pleura beaucoup et dit que son cousin était un grand poète.



De Verteuil enchérit sur l'enthousiasme de

sa femme et déclara que Gustave était la poésie faite homme.

Gustave affecta de rougir, mais, dans son cœur, il chanta ce vers si connu :

La victoire est à nous!!!...

Enfin, la nuit est venue. Tout dort, tout!... excepté M. de Verteuil...

Que fait-il l'Othello?... Aiguise-t-il son poignard?... Non; il tient à la main un simple cordon de sonnette, celui qui — grâce au serrurier du village — s'en va faire tinter, sous le vestibule voisin, la sonnette destinée au service de la chambre occupée par M. de Montfort.

Ce cordon, Othello le tire à plusieurs reprises, et voilà qu'au milieu du silence de la nuit, trois ou quatre coups de sonnette se font entendre bruyants, aigus, impitoyables. Madame de Verteuil se réveille en sursaut — on s'éveillerait à moins; — elle aperçoit son mari qui, sur son séant, semble se demander la cause de ce tapage nocturne. Elle l'interroge :

— Avez-vous entendu, mon ami?

M. DE VERTEUIL. — Si j'ai entendu?... Parfaitement! C'est la sonnette de Gustave. Votre

cousin se trouve sans doute indisposé, et il sonne les domestiques.

MADAME DE VERTEUIL *vivement émue.* — Mais ils ne l'entendront pas.

M. DE VERTEUIL *d'un ton profondément jobard.* — Croyez-vous?

MADAME DE VERTEUIL. — J'en suis certaine : ces gens-là dorment d'un sommeil de plomb ; avant qu'ils s'éveillent on a le temps de mourir vingt fois pour une.

M. DE VERTEUIL *toujours du même ton.* — — Eh! bien, ma bonne amie, levons-nous, et si votre cousin est malade, nous enverrons chercher le docteur.

Madame de Verteuil ne se fait pas répéter l'invitation, elle s'habille, son mari l'imite, et tous deux, un flambeau à la main, se dirigent vers la chambre de Gustave.

Il dormait, le Don Juan! mais la clarté des flambeaux l'a bientôt tiré de son sommeil, et c'est avec un étonnement mêlé de rage, de honte et d'effroi, qu'il aperçoit M. et madame de Verteuil — la ravissante madame de Verteuil en peignoir blanc et en bonnet de dentelle, dans le simple appareil d'une beauté, etc., etc. qui, tous deux, penchés vers lui, l'interrogent

avec anxiété sur la nature de l'indisposition qu'il éprouve.

Lui, indisposé? Lui, le Don Juan! Il bondit de colère et s'assied sur son lit. — En ce moment, son bonnet de coton est splendide : il a deux pieds de haut! —



Madame de Verteuil recule épouvantée!...

Le Don Juan ne comprend rien ni à ce qui se passe sous ses yeux, ni aux questions dont on l'accable.

Il regarde monsieur de Verteuil, il regarde madame de Verteuil — si appétissante sous son bonnet de dentelle et dans ce ravissant appareil que vous savez—et demande—sans même se dépouiller de son bonnet de coton — les causes d'une si étrange visite.

On lui répond que, comme il a sonné à tour de bras, on l'a cru malade. Il ne sait ce qu'on veut lui dire, affirme qu'il n'a pas sonné, et qu'il se porte comme le Pont-Neuf.

Après des explications qui n'expliquent rien, mais que monsieur de Verteuil semble prolonger à plaisir, on se quitte. A peine madame de Verteuil a-t-elle franchi le seuil de la chambre du Don Juan, qu'elle prend le bras de son mari, et le colloque suivant s'établit entre les deux époux :

MADAME DE VERTEUIL, *avec terreur.* — Dieu! qu'il est laid!

MONSIEUR DE VERTEUIL, *très-naïf.* — Qui donc?

MADAME DE VERTEUIL. — M. de Montfort!

MONSIEUR DE VERTEUIL, *naïf et bonhomme.* — Mais oui, il est assez laid.

MADAME DE VERTEUIL, *mystérieusement.* — Et comme il a l'air....

Monsieur de Verteuil, *avec curiosité.* — L'air… quoi ?..

Madame de Verteuil, toute honteuse. — Ridicule !…

Monsieur de Verteuil, *plus candide que jamais.* — Ne va pas lui dire cela : il prétend que le ridicule tue l'amour.

Madame de Verteuil. — Je ne sais pas s'il tue l'amour, mais je crois qu'il est très-capable de l'empêcher de naître.

Le lendemain matin, Don Juan regagnait Paris.

Othello redevenait Némorin.

Madame de Verteuil ne refusait plus d'être Estelle.

O bonnet de coton, voilà de tes coups !



CHAPITRE X.

La Vie a ses Roses.

I.



S'appeler Don Juan, toucher à sa seizième année, être beau, vif, spirituel, riche; avoir une mère, jeune encore, dont l'amie intime se nomme Julia — elle se nommerait Alexandrine, Ophélia, ou n'importe comment, que cela reviendrait absolument au même — la-

quelle Julia est âgée de vingt-trois ans, a des yeux grands et noirs, dans lesquels flamboie une expression de fierté, d'amour et de ce quelque chose qui n'est pas encore le désir, mais peut le devenir d'un moment à l'autre, laquelle Julia est mariée à un sieur Alfonso — ou Sganarelle, ou Arnolphe, ou Géronte, le nom ne fait rien à l'affaire — qui a cinquante ans, est laid, brutal et jaloux. Avoir grandi sous les yeux de la belle Julia, avoir été pour elle un joli enfant qu'elle aimait à caresser, puis tout à coup s'apercevoir qu'elle ne vous caresse plus, qu'elle baisse les yeux dès que vous l'abordez, que c'est avec un délicieux tremblement que sa petite main se dégage de la vôtre, vous laissant pour adieu une pression pénétrante, si légère, si douce qu'à la rigueur on pourrait douter si cette pression est un rêve ou une réalité; obtenir d'elle des regards dérobés que le mystère rend plus tendres encore; voir monter à ses joues, tout empourprées de l'éclat de la jeunesse, de soudaines rougeurs qu'aucun motif ne légitime; puis, un soir que le soleil a disparu et que la lune — la *chaste* lune, disent messieurs les poètes — qui revêt d'un charme saint l'arbre et la

tourelle, donne à toute la nature un caractère de beauté et de douceur intime, pénètre jusqu'au cœur, et y fait descendre une amoureuse langueur qui n'est point le calme — est venue répandre sur l'azur du ciel le demi-jour de son disque argenté, et pousse les gerbes de sa voluptueuse lumière jusque dans l'épaisseur des plus profondes ténèbres ; se trouver assis auprès de Julia — ou même d'Alexandrine — sur l'herbe tendre; l'enlacer d'une étreinte



frémissante sans qu'elle cherche à se dégager, et l'entendre murmurer bien bas : « Je ne con» sentirai jamais. »................................

II.

Apprendre une langue étrangère des lèvres et des yeux d'une femme—bien entendu quand maître et disciple sont tous deux jeunes — la voir sourire si l'on dit bien, sourire plus encore si l'on dit mal, pour une leçon exactement retenue recevoir un chaste baiser, puis, après trois mois d'études assidues, ne savoir de la langue étudiée que ces trois petits mots : « Je vous aime ! »

III.

Chaque matin, à son réveil, voir à deux pas de soi et pour soi un bain, un excellent déjeuner et une femme charmante — une femme qui aujourd'hui n'est pas celle d'hier, demain ne sera pas celle d'aujourd'hui.

IV.

Savoir que lorsqu'on dort deux beaux yeux vous regardent dormir.



V.

Être aimé d'une blonde anglaise qu'on aime, rencontrer une brune vénitienne dont l'aspect vous jette au cœur des sensations horriblement scélérates, avoir une envie démesurée de lui confier qu'on l'adore, entendre la voix de la conscience qui vous dit : « Souviens-toi, coquin que tu es, que ce matin même tu as juré à l'Anglaise une fidélité éternelle ; » répondre à cette voix : « Je m'en souviens parfaitement, ô ma conscience, mais quelles dents !

et puis, ô ciel! quels yeux! je vais seulement m'informer si elle est femme ou demoiselle, ou si elle n'est ni l'une ni l'autre...

VI.

N'avoir pas plus de barbe au menton qu'une jeune fille de quinze ans, être blanc, frais et rose, s'introduire sous un costume de femme dans le sérail du grand-seigneur, se trouver au milieu de deux mille odalisques les plus belles et les plus amoureuses du monde entier, et... n'avoir que l'embarras du choix.



VII.

Voir Catherine, impératrice de toutes les Russies, se rouler à terre, et vous dire, d'une voix entrecoupée de soupirs enflammés : « O Juan ! Juan ! Juan ! » — lui répondre avec indifférence : « Que voulez-vous que j'y fasse ? » et prendre la poste en faisant, de loin, à la susdite impératrice des saluts peu respectueux.

VIII.

Inspirer de l'amour à toutes les femmes sans exception aucune : à la ravissante Leila, — à la non moins ravissante Aurora,— à la plus ravissante encore Adeline Amundeville, ne pas savoir à laquelle de ces trois malheureuses vous devez accorder le bonheur, et — dans cette perplexité — être éveillé au beau milieu de la nuit par un revenant vêtu d'une lugubre robe de moine, fouiller hardiment sous cette robe, et y trouver — quoi ?

— Une duchesse, ravissante entre les ravissantes !

— Qui jouit d'un menton à fossette !...

— Et de beaucoup d'autres agréments !

— Qu'il serait trop long d'énumérer !...

— Dont vous devenez le seul et triomphant possesseur ! ! !...

Telles sont les roses dont se couronne le Don Juan ; — non pas dans la vie réelle — mais

Dans le poème que lui a consacré lord Byron.

N. B. — Pour plus amples renseignements, lire ledit poème : il est en seize chants — seulement. —Il pourrait être en vingt-quatre. Honneur à Byron!



CHAPITRE XI.

Mais elle a ses épines, ses ronces, ses orties, ses chardons, etc., etc., etc.



L'AUTEUR. — Ami lecteur, et vous belle et spirituelle lectrice — toutes les lectrices sont toujours belles et spirituelles, pourvu toutefois qu'elles aient acheté, et non pas loué (ce qui est mesquin) ou emprunté (ce qui est indiscret) le livre qu'elles lisent. — Aimez-vous passionnément les ouvrages en trois cent soixante-cinq volumes?

LE LECTEUR ET LA LECTRICE, *tous deux à la fois.* — Monsieur l'auteur, votre question est de celles auxquelles on ne répond pas.

L'AUTEUR. — Vous voulez dire, sans doute, qu'elle est saugrenue ?

LES MÊMES. — Dame !

L'AUTEUR. — Fort bien. Je vous comprends... Donc, puisque aux ouvrages en trois cent soixante-cinq volumes vous préférez — de beaucoup — les petits livres en quelques pages, je ne sais pas si je dois me permettre de vous énumérer l'incroyable quantité de bottes d'épines, de chardons et d'orties dont la réalité hérisse la vie du Don Juan, cette vie que l'imagination des petits-clercs, des commis-marchands, des bonnes d'enfants et d'une foule de béotiens, tant civils que militaires, rêve toute parfumée de roses, de myrtes et de myosotis. Une nomenclature toute simple, toute unie desdites bottes exigerait beaucoup de conditions : d'abord plusieurs mois d'un travail assidu de ma part ;

Item, une masse de rames de papier — avec ou sans colle ; —

Item, un fleuve d'encre ;

Item, un tas d'autres *item* dont je vous fais grâce.

Cette nomenclature, je ne l'entreprendrai pas.

Pour ne pas l'entreprendre j'ai dix mille et deux raisons :

La première, c'est que cela ne m'amuserait pas ;

La seconde, c'est que cela vous ennuierait;

Les dix mille autres...

Ma foi ! devinez-les ! ça vous formera l'esprit : rien ne forme l'esprit comme de jouer à la *devinette.*

Pendant que vous vous livrerez à cette ingénieuse occupation, je vais extraire des bottes déjà nommées un petit, tout petit bouquet de ronces, d'orties et de chardons dont je veux vous faire offrande. Par ces échantillons pris à tout hasard vous jugerez du reste.

I.

Il est minuit. Don Juan, dont les charmes vainqueurs ont ravagé l'âme sensible d'une tendre boulangère, est sur le point de goûter le bonheur suprême. Il a dépouillé le vêtement nécessaire, il est sorti de ses bottes, il va entrer sous une moelleuse couverture, mais voici qu'à la porte de la boutique de grands coups de poing retentissent. « Ciel ! s'écrie la boulan-
» gère éperdue, c'est mon mari ! Je reconnais

» sa manière de frapper… Lui, qui devait être » absent huit jours au moins, il revient !! Aurait- » il des soupçons ?… Oh ! s'il vous trouve ici, » il nous tuera tous deux… Au nom de Dieu, » mettez vos bottes et fuyez ! » (« Mettez vos bottes » est délicieux ! La boulangère croit qu'on met ses bottes comme on enfourne un pain.)

Don Juan, à qui la manière dont le boulanger frappe à la porte inspire de graves inquiétudes pour ses épaules, se hâte de courir à ses bottes. Il essaie de les mettre… Hélas ! il ne peut en venir à bout : elles sont si étroites, les bottes du Don Juan, étroites comme ses gants !!…

En vain la boulangère l'exhorte, impossible ! Le coude-pied refuse d'entrer.

Cependant le boulanger frappe toujours…

— Au moins cachez-vous, crie la boulangère d'une voix tremblante de terreur.

— Me cacher ?.. Je ne demande pas mieux… mais où ?…

— Le sais-je !… oh ! quelle idée… Dans le four…

Don Juan, une botte à la main, l'autre à demi entrée, son chapeau et ses chaussettes

sur la tête, ses vêtements sous le bras, un faux col entre les dents, se précipite dans le four... Malheur ! Le four est brûlant. Don Juan sort de sa retraite à demi rissolé.

Cependant le boulanger frappe toujours.

Une inspiration soudaine illumine la boulangère. Au-dessus de la boutique est un grenier, Don Juan sera là comme chez lui, mais qu'il se dépêche. Don Juan s'élance!... malheur, trois fois malheur!... La boulangère s'est trompée d'escalier, celui qu'elle a fait prendre à Don Juan aboutit à une terrasse.

Et l'on est en plein cœur d'hiver!...

Et il neige à ne pas laisser un créancier à la porte!...

Et l'on entend au rez-de-chaussée le boulanger qui jure, sacre, blasphème et demande à mettre un homme quelconque dans le pétrin...

Pendant toute la nuit Don Juan se consume en vains efforts afin de mettre ou d'ôter tout à fait la botte dans laquelle il n'a pu loger qu'une petite portion de son pied. Tout est inutile.

Enfin le jour paraît !...

Don Juan reconnaît que la terrasse qui lui a servi d'asile est à cinq mètres du sol. Le saut

est de ceux qu'on n'aime point à risquer : mais



Don Juan suit le proverbe : « Nécessité n'a pas de loi. Et, sa botte à la main, il se risque... Ne frémissez pas, belle lectrice, les Don Juan sont très-forts sur la gymnastique : dès leur plus tendre enfance ils se sont exercés à tomber sur leur centre de gravité.

C'est là dessus que Don Juan est tombé.

Il se relève, enchanté de lui-même, car il compte en être quitte pour quelques *noirs* d'autant moins désagréables qu'ils ne sauteront pas aux yeux de tout le monde.

Hélas! trois jours après cette escapade le Don Juan se met à jouir d'une horrible fluxion de poitrine. — Quelle ronce!!!...

II.

Il y a de cela un an tout au plus. Il y avait parmi les huissiers de Paris, hommes généralement peu jolis, un huissier fort laid dont la femme était charmante. Elle avait un œil bleu très-grand et un pied très-petit (quand je dis un œil, un pied, je pense que vous n'allez pas vous imaginer que la femme charmante dont je vous parle fût borgne et boiteuse, je dis un œil, comme au restaurant on dit : Garçon, un petit pois pour deux! Ce sont là des façons de s'exprimer qu'une intelligence élevée ne prend pas au pied de la lettre. Or, j'aime à croire, cher lecteur, que vous êtes une intelligence très-élevée et je continue), elle avait une bouche vermeille comme une cerise, et dans la démarche cet indéfinissable je ne

sais pas trop quoi, cette vague et agaçante désinvolture qui est pour les cœurs inflammables ce que la glu est pour les pierrots, un inextricable empêtrement. Pour être bref, je résumerai mon admiration en quatre mots : « C'était une femme charmante. » Ne vous ai-je pas déjà dit cela tout à l'heure?... Oui... Eh bien! je ne m'en dédis pas : c'était une femme charmante. Un Don Juan la vit. Pour un Don Juan, voir c'est vouloir avoir. Ces trois consonnances en *oir* sont bien loin d'être euphoniques, mais je ne sais trop comment je pourrais corriger ce mauvais membre de phrase; ainsi, passons donc. Il dirigea vers elle ses batteries amoureuses ; il lui écrivit de longues lettres sans signature qu'il copiait dans la *Nouvelle Héloïse;* il lui envoya des vers, toujours sans signature, empruntés à Lamartine ou à Victor Hugo. Toutes ces lettres, tous ces vers disaient, en termes plus ou moins choisis : « Je vous aime ; aimez-moi, sinon je me tue. » — Répéter cela, pendant trois mois, ou de vive voix, ou par la petite poste (port payé) ou par le regard, ce truchement symbolique, cela s'appelle dans la langue don juanique « Chauffer une femme. » — Don Juan chauffa fort long-

temps la femme de l'huissier. Un jour enfin il reçut une lettre sur papier rose, une lettre empestant le musc : elle venait par la petite poste et le port n'en était nullement payé. Cette circonstance n'étonna pas le Don Juan ; car il avait fait cette remarque, remarque éminemment profonde, qu'entre les hommes galants et les femmes *ejusdem farinæ* il y a cette différence que les hommes galants affranchissent toujours et que les femmes *ejusdem farinæ* n'affranchissent jamais. Don Juan devina tout de suite qu'une huissière seule pouvait écrire sur papier de couleur, sur papier empestant le musc, et ce fut avec d'incroyables palpitations de cœur qu'il ouvrit l'épître rose. Elle se composait de ces trois syllabes : « A minuit ! »

Quel est donc l'ingénu qui a dit : « Minuit, c'est l'heure des crimes ! » — Mensonge et dérision ! Interrogez le Don Juan, il vous répondra : « Minuit, mon cher monsieur, minuit c'est l'heure de la volupté.

A minuit, Don Juan était sous la fenêtre de l'huissier. Bientôt cette fenêtre s'ouvrait. Une échelle de corde descendait mystérieusement du haut d'un balcon scélérat. — Une échelle

de corde!!!... Oh! lecteur, si, à une époque quelconque de votre vie, vous avez eu la fantaisie d'être un homme à bonnes fortunes, rappelez vous tout ce qu'il y a de délicieux, de poétique, d'enivrant, d'amoureux, de caressant, de romanesque, de triomphant, de pyramidalement flatteur dans une échelle de corde!... Oh! avoir le droit de mettre un pied, son pied à soi, son pied d'homme, sur cette chose qu'on a vue mille et mille fois jouer un rôle si intéressant dans les opéras-comiques, dans les ballades espagnoles, dans les comédies italiennes, dans les romans de tous les pays! se dire : « Voilà une échelle de corde, *pour de vrai*, qu'une femme me jette, non une femme de roman, non une femme fantastique, mais une femme en chair, en os; une femme, qui est celle d'un autre, et dont tout à l'heure la chair sera ma chair, les os seront mes os! une échelle de corde tressée dans l'ombre, peut-être avec des cheveux de femme! Pour moi!... Ah! c'est pour en mourir de plaisir!... — Don Juan ne meurt pas de plaisir, il fait mieux : il monte à l'escalade du bonheur, il enjambe le balcon et tombe dans les bras — de l'huissier.

Profond mécontentement du Don Juan qui

n'a pas sur lui la plus petite lame de Tolède.

L'huissier n'est pas seul : il est accompagné de deux témoins et d'un papier timbré.

« — Monsieur, dit-il au Don Juan, vous vous » êtes introduit chez moi, la nuit, à l'aide d'es- » calade. Vous êtes un voleur et je peux vous en- » voyer aux galères. Je vous y enverrai si vous » n'êtes pas gentil. Si vous êtes gentil, l'affaire » va s'arranger à l'amiable. Il y a quinze jours » à pareille heure, on a forcé ma caisse que » voici, (il lui montre la caisse) ; on m'y a pris » dix mille francs. Est-ce vous qui êtes l'au- » teur de ce vol ? Je le crois, je n'aime pas le » scandale, et si vous consentez à me signer, » en présence de ces deux messieurs, qui cer- » tifieront au besoin qu'il n'y a ici ni extorsion, » ni violence, mais qu'il y a au contraire un » homme qui pardonne ; si vous consentez, » dis-je, à me signer une petite obligation de » dix mille francs, j'oublierai tout, monsieur, » et je ne vous perdrai pas. »

Le Don Juan signa.

— Quelle épine !

III.

Ceci me rappelle qu'un Don Juan, connu

de tout Paris, fit, au bal Musard, la conquête d'un débardeur des plus coquets. Pendant toute la nuit, Don Juan et sa conquête se livrèrent à une cracovienne effrénée. Vers quatre heures du matin, on se rendit au café Anglais. Le souper fut splendide. Le vin de Champagne, — qui est le fond d'un souper comme *Goddem !* est le fond de la langue anglaise, — y brilla tout autrement que par son absence. Le débardeur fut d'une amabilité confortablement décolletée. Vient le jour, on appelle une citadine, le Don Juan — qui frémit d'espoir — et le débardeur y montent côte à côte. La citadine part au grand trot et ne s'arrête qu'en haut de la rue de Clichy. Ce fut un recors qui ouvrit la portière à M. Don Juan, lequel avait complétement oublié, dans les joies de l'orgie, qu'il avait, sur la place de Paris, quelques lettres de change échues, non payées, mais dûment protestées. — Il alla finir sa nuit d'amour à la prison pour dettes.

Le débardeur était la femme d'un garde du commerce. Quelle ortie !...

Est-ce donc pour qu'elles fassent une si triste besogne, ô mon Dieu ! que tu as permis aux

femmes d'avoir une façon si provoquante de danser la Cracovienne ?



IV.

Je lis dans Byron :

« Dans les bras l'un de l'autre, cœur contre
» cœur, Haïdée et Juan reposaient : c'était un
» sommeil doux mais léger, car, de moment
» en moment, quelque chose faisait tressaillir
» Juan, et un frémissement parcourait tous ses
» membres; les amoureuses lèvres d'Haïdée

» murmuraient, comme un ruisseau, une mu-
» sique sans paroles, et ses traits charmants
» étaient agités par ses rêves, comme des feuil-
» les de roses par le souffle de la brise... Tout
» à coup elle tressaille, s'éveille et voit... Puis-
» sance du ciel ! quel est ce regard sinistre qu'a
» rencontré le sien ! C'est — le regard de son
» père — fixé sur elle et sur Don Juan ! »

A la place d'Haïdée supposez une jolie petite brune du nom de Marie Benoit, femme Ledoux; — à la place du père d'Haïdée mettez Jean-Pierre Ledoux, mari de la jolie petite brune, et vous aurez une idée à peu près exacte de la scène que je veux vous conter.

Cette scène, si vous lisez quelquefois les journaux judiciaires, vous vous la rappellerez.

Jean-Pierre Ledoux est une gaillard de quarante ans. Il a des épaules vastes, des bras d'Hercule, la physionomie joviale.

Tout d'abord madame Ledoux s'était évanouie ou avait fait semblant de s'évanouir. — Oh ! les femmes doivent un cierge d'une belle dimension à celui qui a inventé l'évanouissement, cette arme que le beau sexe manie avec une si prodigieuse dextérité. — M. Ledoux ne parut pas même la voir, mais saisissant par sa

longue chevelure le pâle Don Juan, il l'enleva du lit conjugal comme vous enleveriez un marmot de quatre ans, et le regardant entre les deux yeux, il lui dit en souriant d'un certain sourire pas aimable :

— Dites donc, farceur, vous trouvez ça drôle, vous, d'apporter le déshonneur au sein des familles? Et si je trouvais drôle de vous étrangler ?...

— Monsieur, monsieur.. balbutia Don Juan, vous ne ferez pas cela...

— Que si, que si... Je le ferai tout de même.

— Monsieur, ce serait un assassinat, et les tribunaux...

— Ah! ah! vous nous la donnez bonne avec vos tribunaux! Est-ce que jamais ils ont condamné le mari qui avait tué un séducteur pris en flagrant délit? Jamais!... Vous venez chez moi pour m'assassiner dans mon bonheur et dans mon honneur, les deux choses auxquelles je tiens le plus au monde, et vous voudriez que je ne me défendisse pas? Vous me prenez donc pour un fou, ou pour un niais?

— Mais, monsieur, je vous offre toutes les réparations qu'un homme d'honneur peut désirer...

— C'est-à-dire que vous m'offrez de me tuer dans les règles... C'est là ce que vous appelleriez une réparation? merci! vous êtes trop honnête.. je n'accepte pas... si j'avais là un pistolet, je vous brûlerais la cervelle... Je n'en ai pas, mais j'ai la poigne solide, ça me suffit et je vous étrangle...

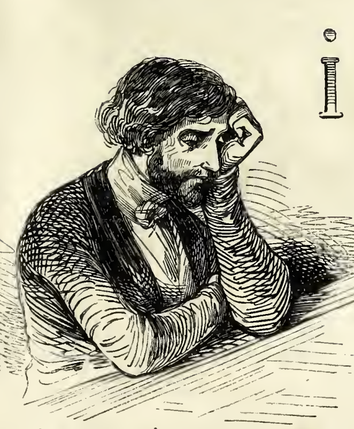
Et il l'étrangla !...

— Quel chardon !!...



CHAPITRE XII.

Où l'auteur donne un avis aux Don Juan.



Il leur donne l'avis de méditer profondément — mais très-profondément — le paragraphe IV du chapitre précédent.

Ce paragraphe est plein de hauts et puissants enseignements, comme eût dit M. Bossuet d'enseignante mémoire.

Méditez, ô Don Juan, car en vérité, en vérité, je vous en préviens, la strangulation n'est pas une chose bonne pour la santé.



CHAPITRE XIII.

Un drame !!!...

(*Extrait des tablettes d'un Don Juan.*)



n'y a qu'une heure que je suis au bal de la princesse de L... et, dans l'espace de cette heure, j'ai goûté les jouissances les plus vives qu'il soit donné à l'homme de goûter.

J'ai dansé avec la marquise de B***, et, tout en affectant de lui parler de choses fort indifférentes, je l'ai fixée comme je ne fixe pas tout

le monde. Elle a paru quelque peu embarrassée, et cependant elle n'a pas rougi. Or, dans les regards que je lui lançais il y avait toute une déclaration d'amour... Cette femme qui s'enivre comme à plaisir du poison de mes regards, voudrait-elle se donner à moi?..... Aurait-elle deviné que mon cœur est un volcan et mon âme un océan d'amour?... — A éclaircir.

La jolie mademoiselle D*** venait de laisser tomber son mouchoir, j'ai été assez heureux pour le ramasser et le lui remettre moi-même. Elle m'a dit un certain : « Je vous remercie, Monsieur... » qui m'a étonné. J'avais toujours cru cette demoiselle D*** plus froide que le marbre, et, si je ne me suis pas trompé, dans ce « Je vous remercie, Monsieur... » il y avait *quelque chose*. Peut-être cette belle grande jeune fille est-elle une Galatée qui voit en moi son Pygmalion!... — Ne pas la perdre de vue.

Je viens de galoper avec la petite comtesse de F***; — cette femme si pétulante, si mutine, si spirituelle qui ressemble si prodigieusement à la Lignolles de Faublas. — A deux reprises différentes ses pieds ont heurté les miens. Cependant cette femme galope à ravir... — O femme, femme, tes coups de pieds sont-ils une

charade?... — Comprise... mais retournons à la danse!. . . . .

. . . .



Voici quelque chose d'étrange : il y a là-bas, dans la salle de jeu, une femme qui fait semblant de jouer au whist et me dévore des yeux... Elle a des prunelles qui brûlent, cette femme...

J'ai dû les éviter... Elle s'affiche bien imprudemment cette femme ! N'a-t-elle donc ni frère, ni mari, ni père ?... — Question grave !

Par le ciel, cette femme est insensée, elle me sourit !... Si, caché dans l'embrasure de cette fenêtre, je braquais sur elle mon binocle ?... — Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous fait myope ? — Abus.

Je viens de lorgner cette femme, je n'ai pu voir son visage, mais j'ai contemplé ses épaules... Elles sont bien belles les épaules de cette femme ! — Phidias, où es-tu ? — Question sotte : Phidias est mort, je le savais. Mais mon crayon court plus vite que ma raison. — Fâcheux !

Une autre question que je me suis faite bien souvent est celle-ci : « La femme de Putiphar « à laquelle Joseph ne céda pas était-elle laide ? »

Je me la représente âgée de beaucoup de lustres.

Bien certainement, elle n'avait pas des épaules comme les épaules de cette femme...

Et Joseph — Joseph si vertueux — était-il un gaillard ? — Nœud gordien.

Je tranche le nœud et je réponds : Je me suis

toujours figuré que ledit Joseph était un individu très-peu herculéen.

Quel philosophe a donc dit : « Les mollets sont le miroir du cœur ? » — Ce philosophe était un homme d'un grand sens.

Je crois me souvenir qu'aucun philosophe n'a dit cela. — Eh ! bien je le dis, moi !...

Cette femme est réellement prodigieuse... Elle me fait des signes ! mais femme, le monde a les yeux sur toi.

Oh ! les femmes, quand la passion les emporte, ce ne sont plus des femmes.... Si je ne faisais pas profession d'être très-respectueux à l'endroit de ce sexe enchanteur, je dirais que les femmes sont — toujours sauf le respect qui leur est dû — comparables aux coursiers d'Hippolyte :

> Qui ne connaissent plus ni le frein, ni la voix.

Et à propos d'Hippolyte, je songe à Phèdre... — Oh ! quand Mlle George jouait ce rôle !... Il y a quelque vingt ans.... — Oh !...

Ma parole d'honneur, je suis un franc scélérat ! !.......................................

Mlle George n'avait pas des épaules plus belles que les épaules de cette femme.... Que

vois-je ?... Elle se lève, elle vient à moi, elle me sourit plus que jamais, elle m'appelle... Ciel! je la reconnais, c'est.... allons lui souhaiter le bonsoir ! ! !................................

Non : je ne veux pas m'avouer à moi-même quelle est cette femme....

Au fait, pourquoi ne me ferais-je pas cet aveu ? Personne ne me voit, ne me lit... Eh ! bien, cette femme, c'est — ma mère !

Qu'on est donc bête quand on est myope ! ! !



CHAPITRE XIV.

Que deviennent les vieux Don Juan ?

Telle est la question que je me posais l'autre jour, question à laquelle je ne pouvais trouver de réponse, lorsque l'idée me vint de consulter sur ce grave sujet un petit vieillard dont j'ai fait la connaissance dans les nombreuses excursions que je me permets de midi à deux heures sous les grands marronniers des Tuileries. — J'aime beaucoup les grands marronniers des Tuileries; et vous ? —

J'ai toujours soupçonné que ce petit vieillard — personnage fort coquet dans sa mise — est un Don Juan en retraite. Aussi pensai-je que mieux que personne il pouvait m'aider à trouver la solution de ce problème si difficile : « Que deviennent les vieux Don Juan ? »

Donc, j'allai le voir, et je lui fis ma question.

Voici quelle fut sa réponse.

— Mon bon ami, si vous m'aviez adressé une question semblable il y a une douzaine d'années, je vous aurais répondu que les vieux Don Juan deviennent ce que deviennent toutes les vieilles choses ; je vous aurais dit avec Arnault : Ils vont

Où va la feuille de rose
Et la feuille de laurier.

Aujourd'hui je ne vous répondrai pas cela — et pour cause.

— Et cette cause ? lui demandai-je.

— Cette cause, fit-il d'un air burlesquement triomphateur, c'est mon secret... Ce qu'il vous faut, c'est une réponse plausible à une question que vous trouvez embarrassante, n'est-il pas vrai ? Eh ! bien, contentez-vous de ce qu'i vous faut.

Or, aujourd'hui, à l'heure où nous causons tous deux, les hommes aimables que vous appelez les vieux don Juan sont — écoutez bien ceci — les hommes à la mode, les hommes à succès.

— Allons donc, vous voulez rire !...

— Je ne ris pas. Cela peut vous paraître bizarre, mais cela est. La mode n'a-t-elle pas ses caprices, ses fantaisies ? Rappelez vos souvenirs de ces dix dernières années : quels ont été les favoris de la mode, ou — pour me servir du terme technique — quels ont été les Lions du jour ?

— Ma foi, je l'ai oublié.

— Moi je ne l'ai pas oublié, et je vais vous le dire :

« En 1831, après le succès d'*Antony*, les salons parisiens furent tout-à-coup inondés de jeunes hommes pâles et blêmes, aux longs cheveux noirs, à la charpente osseuse, aux sourcils épais, à la parole caverneuse, au lorgnon d'écaille, à la physionomie hagarde et désolée. Ces jeunes hommes portaient des gants parfaitement jaunes, et jouissaient d'un regard prodigieusement mélancolique. Ils ressemblaient beaucoup à des malades sortis d'un hôpital sans l'*exeat* du médecin ; d'où il arrivait que de

bonnes âmes, s'inquiétant de leur air quasi-cadavéreux, leur posaient cette question bourgeoisement affectueuse : « Qu'avez-vous donc ? » A quoi ils répondaient en passant la main sur leur front : « Moi ? Rien... J'ai la fièvre. » Ces jeunes hommes étaient des *Antonys.*



« Les *Antonys* obtinrent une vogue miraculeuse et dans les salons du grand monde, et dans les arrière-boutiques de la rue Saint-

Denis, et dans les bals de la Chaumière. On ne vit plus, parmi les séducteurs de haut et de bas étage, parmi les Lovelaces du faubourg Saint-Germain, aussi bien que parmi les étudiants, les commis-marchands et les expéditionnaires à douze cents francs, que des poignards avec des fourreaux servant de cachet et de devise, des bras en écharpe et des poitrines contusionnées par un timon de voiture. Cette monomanie du timon de voiture fut poussée si loin, que messieurs les procureurs du roi en vinrent à ranger les carrosses dans la catégorie des suspects. On vit même un malheureux brancard de cabriolet accusé de régicide. Ce brancard était tout bonnement un adepte de l'*Antonysme*. — Il fut absous. Honneur à ses juges !

» Quant à l'*Antonysme*, continua le vieillard, il mourut sous les épigrammes des loustics de restaurants à 40 sous (vieux style. Aujourd'hui, de par le roi, on dit à 2 francs), lesquels ne virent plus une demoiselle de comptoir un peu sur le retour sans lui dire : « N'êtes-» vous pas ma mère ?... » et ne dévorèrent plus la moindre côtelette de mouton sans pousser la fameuse exclamation : « Elle me résistait, je l'ai » assassinée ! » — Anathème et malédiction sur

les loustics ! Ils vilipendent les choses les plus saintes, même la prose des plus grands dramaturges, même les côtelettes !!...



» Alors *Antony* se fit *Chatterton*. Les Bâtards et les Sans-nom devinrent des Incompris et des Méconnus. Chaque mansarde eut un Génie dans la débine, aux yeux de qui sa portière ou sa blanchisseuse était une Kitty Bell. Ces myriades d'intelligences d'élite passaient la

journée à maudire, tant en vers qu'en prose, le genre humain tout entier. Ils composaient des poèmes incommensurables, beaucoup plus incommensurables que la *Divine Épopée* du Dante et du Milton français, — vulgairement connu sous le nom de M. Alexandre Soumet de l'Académie française. — Ils enfantaient d'horribles mélodrames, des vaudevilles inouïs. Comme poèmes, mélodrames et vaudevilles obtenaient tous un insuccès des plus prononcés, ils se voilaient la face, hurlaient à la camaraderie et projetaient un suicide pour le lendemain qui, par bonheur, ne devenait que très-rarement un aujourd'hui. On vit, à cette époque, de jeunes douaniers, d'estimables débitants de tabac, de ravissants employés dans les assurances, de fabuleux sous-lieutenants, d'adorables maîtres d'études, d'ingénieux garçons de bureau, d'ébouriffants clercs d'huissier, qui donnèrent leur démission pour se livrer, corps et âme, au culte chattertonien. Il y eut, sur les places publiques, de grands longs corps, marchant, de l'air le plus superbe du monde, sur les tiges de leurs bottes, et jetant à tous les honnêtes marchands qu'ils apercevaient sur le seuil de leurs portes, cette foudroyante apostrophe :

« Épiciers ! » — Plus d'une femme trouvait ces êtres-là bien intéressants. Il y avait de quoi.

» Quand les Chatterton avaient ainsi foudroyé pas mal de marchands, ils rentraient dans leur temple, — ils nommaient ainsi leur mansarde, — ils se couchaient l'estomac vide, mais l'âme pleine, car ils se disaient avec conviction : « L'univers nous contemple ! » — Réflexion sublime, mais qui ne vaut pas un potage.

» Cependant le chattertonisme ne pouvait aller loin. Les Incompris reconnurent que l'habitude de mourir de faim est fort malsaine ; ils y renoncèrent. Mais ne pouvant se décider à rentrer dans la vie commune, à être purement et simplement des hommes semblables aux autres hommes, ce qui eût été épicier au delà de toute expression, ils tentèrent de se métamorphoser en Tremnors. L'idée n'était pas trop mauvaise, car Tremnor, considéré au point de vue excentrique, est un type assez remarquable. Malheureusement, pour être un Tremnor à peu près présentable, il faut, sinon avoir été guillotiné, du moins avoir passé une bonne partie de sa vie au bagne. Tout le monde n'a pas cet avantage. Le Lion-Tremnor réussit peu.

Ce fut un fiasco complet. — A un autre plus fort !

» Cet autre, les hommes de quarante à cinquante-neuf ans, — classe intéressante à laquelle je me fais gloire d'appartenir, — l'ont mis au jour. Ils ont découvert, — et ceci sera pour eux une grande gloire dans la postérité la plus reculée, — que dans le siècle de lumières où nous vivons, il ne s'agit plus, pour devenir l'idole des femmes et la terreur des maris, d'être un beau, un merveilleux, un dandy : cette espèce de séduction est usée jusqu'à la corde ; les femmes n'en veulent plus.

» Ce qu'elles veulent, ce qu'elles aiment, ce qu'elles admirent, ce sont les *Dévastés !* »

— Comment dites-vous cela, mon vieil ami ?

— Je dis : les *Dévastés*. Seriez-vous sourd ?

— Pas le moins du monde. Je croyais avoir mal entendu... Mais continuez, ô vieillard !

Le vieillard continua avec enthousiasme : » Arrière Faublas ! arrière Antony ! arrière Chatterton ! arrière Tremnor ! Votre temps est fait, mes pauvres conquérants ; allez-vous-en aux *Invalides* s'il vous plaît ! Place au nouveau, au vrai, au seul Lion, à l'être auquel doivent

ressembler tous ceux qui ont la prétention de fixer l'attention de l'univers en général et celle des femmes en particulier. Place au *Dévasté!*



« Voyez! s'écria le vieillard en se campant sur la hanche, le voici qui s'avance! Quel port de vainqueur et comment une femme pourrait-elle résister à cet homme? Il n'a plus de cheveux, le *Dévasté*, il porte perruque ou se contente d'être chauve comme une écaille de tortue; il est plus sec qu'un échalas; il est édenté, cassé, déjeté, racorni, ruiné. »

— Mais, dis-je en interrompant mon estimable ami, je ne vois pas ce que doit avoir de séduisant l'homme dont vous me faites le por-

trait et que vous appelez un *Dévasté.* A cette ruine vivante une femme doit préférer, ce me semble, quelque chose de complet, de vigoureux.

— Ah! vous ne voyez pas, jeune homme, ce qu'un *Dévasté* peut avoir d'intéressant? Vous allez le voir immédiatement.

« Le *Dévasté* plaît, mon jeune homme, le *Dévasté* intéresse, le *Dévasté* impose, parce qu'en le voyant chacun se dit : « Si cet homme a la tête plus nue qu'un genou, c'est que le volcan qui lui tient lieu de cervelle a roussi, puis brûlé, puis anéanti sa chevelure. — Il est cassé? c'est qu'il porte un monde de bonnes fortunes. On se casserait à moins.

« Son œil est éteint? — C'est qu'il a trop flamboyé. Une chandelle de six dure éternellement si on ne l'allume jamais; mais alors c'est une chandelle manquée, une chandelle indigne, une chandelle eunuque. L'œil du *Dévasté* est une glorieuse chandelle, car il a brûlé jusqu'à ce qu'il n'y eut plus mèche.

« Il est veuf de toutes ses dents! — C'est là un de ses plus grand mérites. Sa bouche est déchirée, mais, semblable aux drapeaux de la vieille garde, elle est déchirée par la victoire.

Que de chairs délicates ont dû saigner sous ces dents qui ne sont plus !...

« Il n'a plus de mollets!... — Ah ! répétez bien haut cet éloge immense. Non, il n'a plus de mollets ; non, il n'en a plus même l'ombre ! Eh ! qu'est-ce que prouve cette absence du gras de la jambe, sinon que cet homme a trop abusé de ses mollets, sinon que cet homme a trop aimé ?

« Il est ridé comme une pomme cuite !... — Oh ! c'est qu'il a terriblement souffert !...

« Ainsi grand génie, grand cœur, grande âme, le *Dévasté* a tout. Sa vie se résume en trois mots, et quels mots ?... « Penser, aimer, souffrir ! » Et vous ne trouvez pas, ô jeune homme, que le *Dévasté* soit un être digne de séduire toutes les femmes, un être adorable, un être poétique ?

— Je le croirais peut-être, mon vieil ami, si je n'avait pas vu Potier dans le *Ci-devant jeune homme*, mais je l'ai vu !

Le vieillard me quitta en me lançant un regard qui voulait être foudroyant. Mais comme il venait de me le dire lui-même : « Il n'y avait plus mèche !...

CHAPITRE XV.

Être aimé pour soi-même!



La réponse que m'avait faite mon vieillard ne pouvait me suffire, j'allai frapper à la porte d'un de ces petits êtres rongeants, grigno-

tants, sautants, mangeants, buvants et fumants, qu'on appelle des rats d'Opéra vu leur aptitude à grignotter les fortunes les plus solides.

Le rat me dit :

— Quand le Don Juan n'est plus bon à rien, s'il est aussi pauvre que laid il épouse une marchande à la toilette non moins laide que lui, qui s'apercevant que son époux est encore plus inutile qu'il ne paraît, passe le reste de ses vieux jours à lui reprocher ce qu'elle nomme ses bienfaits.

S'il jouit de quelques bonnes grosses rentes, il s'abat sur l'Opéra, s'attache au premier rat qu'il trouve vacant (et il y a toujours quelque rat vacant), il le comble de chaînes d'or, de soupers fins et de diamants.

Le rat se pare des chaînes d'or,

Dévore les soupers fins,

Et met les diamants au mont-de-piété pour un Arthur quelconque qui la bat, mais qu'elle adore.

Le vieux Don Juan ne voit rien, n'entend rien et paie toujours.

Il est plus heureux qu'un roi, car il a réalisé

le rêve de tous les Don Juan passés, présents et futurs :

« Être aimé pour soi-même! »



TABLE.

—

CHAPITRE Ier. — Oh! avoir dix-huit ans! 5
CHAPITRE II. — Enumération des facultés intellectuelles qui ornent le Don Juan. 14
CHAPITRE III. — Qu'il faut de qualités physiques pour faire un parfait séducteur! 15
CHAPITRE IV. — Don Juan assassin! 17
CHAPITRE V. — Où l'on voit Don Juan poser et ne pas se rafraîchir d'un coup de sabre. 26
CHAPITRE VI. — Don Juan jeune premier. 40
CHAPITRE VII. — Bonnes et douces habitudes qu'un Don Juan ne peut pas avoir. 50
CHAPITRE VIII. — Aimable épisode du bonnet de coton. 55
CHAPITRE IX. — Encore l'aimable épisode du bonnet de coton. 66
CHAPITRE X. — La vie a ses roses. 81
CHAPITRE XI. — Mais elle a ses épines, ses ronces, ses orties, ses chardons, etc., etc. 89
CHAPITRE XII. — Où l'auteur donne un avis aux Don Juan. 105
CHAPITRE XIII. — Un drame! 107
CHAPITRE XIV. — Que deviennent les vieux Don Juan? 113
CHAPITRE XV. — Etre aimé pour soi-même. 125

FIN.

PARIS. IMPRIMÉ PAR BÉTHUNE ET PLON.